

FAITS DIVERS.

Les dernières dépêches annoncent la fin de la Révolution à Cuba.

La mise en accusation de Henri Rochefort, demandée par le gouvernement, pour insultes à l'Empereur, a été accordée par les chambres par 226 contre 34.

Tropmann, l'assassin de la famille Kinck, a été exécuté à Paris mercredi, 19. Il a monté sur l'échafaud au milieu des huées et des grognements d'une foule immense.

Le grand chimiste Raspail est mort à Paris le 19 courant; Raspail, élu aux dernières élections membre du corps législatif, formait, avec Rochefort, le groupe des irréconciliables, ou révolutionnaires.

Les évêques américains seraient, paraît-il, opposés à la définition du dogme de l'Infaillibilité, parce que cela retarderait les progrès du catholicisme parmi les protestants.

Le *Globe* de Toronto accuse M. Howe d'avoir, lors de son voyage dans le Nord-Ouest, encouragé les méfaits de la Rivière Rouge, à persister dans leur conduite et leur mouvement.

Une invasion féniennne est encore en perspective. On dit qu'il doit y avoir un mouvement simultané en Europe et en Amérique, qu'il y a 50,000 hommes en Irlande prêts à se mettre en campagne. Les chefs féniens à New York, sont en ce moment d'une activité remarquable. Ils achètent des armes, en expédient dans toutes les parties des Etats-Unis, sur la frontière canadienne en particulier. C'est un nuage que nos froids aquilons ne tarderont pas à dissiper.

Caldwell est toujours introuvable; on a commencé des investigations sur les circonstances qui ont accompagné sa fuite, mais rien n'est encore connu des dépositions qui ont été prises. On sait que Caldwell, ancien officier de douanes à New York, et depuis près de deux ans en Canada, a été amené devant le Juge Coursol, accusé d'avoir soustrait des sommes considérables au Gouvernement Américain, qui demandait son extradition. Condamné par un tribunal, renvoyé de l'accusation par un tribunal supérieur, et finalement déchargé par le Juge Coursol, il échappa d'une manière singulière à un nouveau warrant déjà préparé contre lui sur une nouvelle accusation, mais auquel on était à mettre la dernière main. On dit, que ayant jus-qu'au lendemain établi son domicile dans un endroit convenable du Palais de Justice, il sut mettre à contribution le vestiaire des avocats, et sortit heureusement au bras de Mr... qui le prenait pour un confrère.

CHRONIQUE DE QUEBEC.

Vous me demandez une chronique de Québec. Je serais heureux de vous satisfaire; mais de quoi voulez-vous que j'y parle? De politique? Mais vous ne savez donc pas que je passe pour un affreux rouge, pour un annexionniste, ou bien voulez-vous faire désabonner tous les lecteurs de *L'Opinion Publique*? De commerce, d'affaires? Mais vous ne devez pas ignorer qu'il ne s'en fait pas à Québec. Ce qui s'y passe en ce moment, peut se dire en trois mots: on danse, on dîne, et l'on parle de M. Veillot.

Comment, vont s'écrier ceux de vos lecteurs qui ne connaissent pas notre ville, on danse chez vous! Mais vous plaisantez: toutes les jolies femmes de Québec sont à Montréal pour rencontrer le Prince Arthur, et sans jolies femmes, est-ce qu'on peut danser?

Il est très-possible que plusieurs jolies Québécoises soient allées passer les fêtes à Montréal. Je le soupçonne même, à la mine allongée de quelques promeneurs de la rue St. Jean. Mais ceux-là se trompent lourdement, qui s'imaginent avoir à Montréal, toutes les beautés de Québec. Qu'ils sachent que la capitale en a tant, que quand il n'y en a plus il y en a encore. S'ils ne veulent pas m'en croire, qu'ils le demandent aux propriétaires de *L'Opinion Publique*. Ceux-ci connaissent si bien la chose, que deux d'entre eux, bien qu'étrangers à la capitale, ont épousé des Québécoises, pour être sûrs d'avoir de jolies femmes. Si le troisième a fait autrement, c'est probablement parce qu'il a trouvé une Québécoise en dehors de Québec.

Car—et c'est une remarque importante—il n'y a pas qu'à Québec qu'on trouve des Québécoises. Je comprends sous ce nom, toutes les femmes jolies et aimables. On trouve en bien des endroits, des femmes qui ont cette beauté solennelle, sculpturale, raide et empesée qui fait dire quand elle se rencontre chez un homme: c'est un bel homme, c'est-à-dire, c'est une belle bête d'homme. Mais c'est à Québec que l'on trouve en plus grand nombre, de ces beautés vivantes, gracieuses, riantes, qui charment et attirent. Toutes celles que l'on trouve ailleurs—et, bien qu'étranger à Montréal, je puis dire que cette ville en possède un bon nombre—devraient émigrer: elles sont en pays étranger, leur patrie est la vieille capitale.

D'ailleurs, c'est justice que Québec ait plus de jolies femmes que Montréal: cette dernière ville a tous les jolis garçons; un Montréalais m'en faisait la remarque il n'y a pas huit jours.

Donc, on danse à Québec. Remarquez que je ne dis pas, on donne des bals. Je distingue entre ces deux choses, et personne ici ne les confond. Toutes les invitations de bal portent bien, sans doute, qu'on y dansera. Mais la danse est la dernière chose dont on s'y occupe. J'entends, la danse comme on la pratiquait dans le bon vieux temps, c'est-à-dire, un amusement qui consiste à s'agiter, à sauter, à se trémousser. Dans ce qu'on appelle des bals, lorsqu'on n'enfreint pas les défenses de l'autorité ecclésiastique, ou ne fait que se promener solennellement, que marcher plus ou moins en cadence. On danse même moins, j'oserais dire, que lorsqu'on fait la promenade sur la plate-forme au son de la musique militaire. La partie la plus importante de la soirée, consiste à aller montrer des toilettes d'un goût souvent douteux, à exhiber des épaules qui,

parfois, gagneraient à rester cachées, à faire admirer des bijoux fausses ou des cheveux plus faux encore, à faire la roue auprès des dames avec toute l'aisance que permet un col-carcen en carton-pâte, et une chemise en papier verni, ou bien à dire des banalités solennelles.

On ne danse vraiment, sans enfreindre les lois de l'église, que dans ce qu'on appelle des soirées. On organise celles-ci de manière à en éloigner tout ce qui sent l'appât et l'étiquette, sans pour cela en bannir l'élégance. Une dame rencontre à la promenade quelques jeunes filles et quelques jeunes garçons. Elle les invite à venir passer la soirée chez elle, et les charge d'avertir leurs amis d'en faire autant. En un tour de main, on réunit ainsi une quarantaine d'amis. On n'a pas besoin d'avoir un orchestre, ou une musique militaire pour danser. Toutes les dames touchent plus ou moins le piano; quelques messieurs, sans être des Paganinis savent assez le violon pour jouer un quadrille. La danse commence. Il n'est pas nécessaire pour y figurer, d'avoir reçu les leçons de Mlle McCaffrey pendant deux ans; il suffit d'avoir du jarret et un peu d'oreille, et combien de messieurs, surtout, n'en ont que trop. Peu-à-peu, l'assistance s'anime, et l'on finit par danser avec tant d'entrain, que le dernier cotillon ferait crouler toute autre maison que nos bonnes vieilles—et laides si vous voulez—maisons de Québec. On s'amuse si bien, qu'on ne se décide à se séparer qu'afin de garder des forces pour une nouvelle soirée pareille.

Voilà la vraie danse de la vieille capitale, celle dans laquelle les Québécoises sont sans rivales. C'est aussi la seule qui mérite ce nom; car, quant à celle de ce qu'on appelle les grands bals, on la devrait réserver pour les enterremens solennels, ou, si on l'aime mieux pour l'ouverture du Parlement.

Tel est l'amusement de la jeunesse, au commencement de l'an de grâce 1870, et beaucoup de personnes qui, par profession, doivent être graves s'y délectent. Quant à ceux qui craindraient de passer pour des hommes peu sérieux, s'ils levaient le pied en cadence, ils dinent.

Beaucoup de personnes ont un préjugé contre les diners. Je ne suis pas de leur avis. Le dîner est une des meilleures institutions que nous aient léguées nos pères. Mais il faut s'entendre: il y a dîner et dîner. Il y a le dîner de cérémonie où l'on ne boit que de l'eau, de crainte d'oublier quelqu'article du code de l'étiquette, où l'on ne parle et où l'on ne rit pas, où l'on ose à peine manger de la moutarde de peur d'éternuer. Fi de ce dîner-là, c'est un dîner suivant les idées modernes, c'est un dîner destiné à ajouter aux maux nombreux de l'humanité, la migraine et les indigestions.

Mais il y a aussi le dîner de nos pères, le vrai dîner canadien, où l'on mange bien un peu, sans doute, où la mangaille est surtout un prétexte pour les gais propos, les causeries amusantes, le rire cordial et joyeux; où, sans boire au point d'aller terminer le repas sous la table, ainsi qu'on le faisait autrefois en Angleterre, on boit juste assez pour chasser les humeurs noires, délier la langue et ouvrir l'esprit aux saillies spirituelles. S'il n'y avait jamais que ces diners-là, les confesseurs verraient beaucoup moins de pénitents s'accuser de calomnies ou de médisances, et les médecins, au lieu de rouler en carrosse, tireraient le diable par la queue. Ce sont ces diners qui distinguent les peuples civilisés des peuples barbares. M. Veillot a dit que l'avenir était aux peuples sales, à ceux qui se graissent de suif, et mangent de la chandelle. Je ne voudrais pas contredire un écrivain qui a tant d'autorité parmi nous. Mais je crois pouvoir dire que, si l'avenir est aux peuples sales, le présent est aux peuples qui dinent bien. Et, quand les peuples sales auront l'avenir, ils se laveront et dîneront aussi.

Je viens de prononcer le nom de M. Louis Veillot. Cet écrivain occupe, depuis quelque temps, autant de place dans les conversations que dans les journaux. Les uns, tout en lui accordant un immense talent d'écrivain, disent que c'est un bohème religieux, qu'il est surtout le prince des journalistes de la petite presse, mais que, d'ailleurs, il ne sait absolument rien en théologie, en philosophie et en politique, et qu'il n'a pas écrit un ouvrage assez nourri pour qu'on le lise dans trente ans. D'autres, au contraire, prétendent que ses écrits sont les chefs-d'œuvre de la langue française. Pour eux, non seulement Corneille, Racine, Molière, Boileau, Bossuet et Fénelon, chacun dans son genre, sont éclipsés, mais Aristophane, Horace et Juvénal doivent descendre de leur piédestal; Homère, Virgile et le Dante ont bien de la chance que M. Veillot n'ait pas écrit un poème épique; Tertullien est distancé comme apologiste du christianisme, et St. Augustin, St. Ambroise et St. Jean Chrysostôme n'ont qu'à se bien tenir. Quant à Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, il ne faut pas en parler: l'auteur du *Génie du Christianisme* n'est qu'un alligneur de métaphores, l'écrivain des *Méditations* qu'un faiseur de rimes sonores, et le poète de la *Légende des siècles* qu'un cuistre imbécile. Quelques-uns ôtent à Bossuet qui, disent-ils, n'a été qu'un évêque de cour, et donnent à M. Veillot, le titre de dernier père de l'Eglise. Plusieurs seraient très embarrasés, s'il leur fallait opter entre une opinion de lui, et une décision de Pie IX. Un grand nombre n'hésiteraient pas un instant s'ils devaient abandonner l'auteur des *Couleurs*, pour se ranger du côté du concile œcuménique. A leurs yeux, les *Odeurs de Paris* renferment plus de doctrine que le *Catéchisme du Concile de Trente*.

Vous pouvez voir que ceux qui, comme moi, ont encore trop de préjugés pour dédaigner les écrivains français du 17e siècle, tout payens qu'ils soient, doivent se trouver fort em-

barrassés. S'ils se prononcent pour M. Veillot, ils s'exposent à avoir affaire au *vicaire* de l'*Evénement*. Qu'ils se déclarent contre lui, et ils encourrent de suite l'anathème des *curés* du *Courrier du Canada* et de leur petite église. Au fond, je soupçonne ces messieurs d'être aussi curés et vicaires que je suis cardinal; mais peu importe: ils expriment les opinions de beaucoup de curés et de bien des vicaires.

Pour finir, un mot d'un Calino de Québec. Sa maîtresse l'envoie acheter pour six sous de cochenille, dont elle a besoin pour colorer un blanc-mange. Calino croit que *cochenille* est le terme relevé pour dire *camomille*. Aussi, ne l'ayant pas bien compris, il le prononce de manière que l'épicière, dans le doute sur ce qu'il veut demander, lui dit: c'est pour *colorer*, n'est-ce pas? Pardon, monsieur, dit Calino, ce n'est pas pour le *choléra*, c'est pour le mal de tête!

F. LANGELIER.

DE CI, DE LA.

Les propriétaires-rédacteurs de *L'Opinion Publique* n'ont pas annoncé que je mettrais mon grain de sel dans la rédaction de leur feuille, avouez qu'ils ont eu en cela un tort immense—un tort que je leur ferai expier sans miséricorde—en devenant le plus populaire des collaborateurs ci-annexés. Vous le croirez plus tard; ne vous pressez pas.

Note. Il est à peu près certain que l'expression "ci-annexés" est incorrecte, mais, je m'en fiche comme de l'an quarante.

La vie est amère, et l'on ne jouit pas toujours en proportion de l'argent que l'on dépense.

Tel que vous (ne) me voyez (pas), j'ai payé \$6 pour un abonnement au *Globe* afin d'avoir des nouvelles nouvelles de la Rivière-Rouge. J'ai le regret de vous annoncer non-officiellement que les affaires de ce pays-là, tournent au pire.

Le gouverneur McDougall se repatrie avec une répugnance marquée.

Riel et compagnie se préparent à faire le diable-à-quatre.

La préméditation des insurrections donne la réplique à l'incubation des gouvernements nouveaux,—comme dirait quelqu'un

Il ne reste plus que Provencher dont la physionomie garde son aspect ordinaire (ou extraordinaire, si vous tenez à la justesse des expressions) dans ce chaos d'événements inattendus.

La vie est bien amère! Le *Globe* ne m'apprend rien de consolant.

Je propose, secondé par Alfred Morin, que *L'Opinion Publique* ouvre un chapitre de Questions et Réponses sur des sujets littéraires, scientifiques, historiques, archéologiques et autres.

Vous allez voir que je parle sensément cette fois-ci.

Les études, touchant l'Histoire et la Littérature du Canada, sont attrayantes, personne ne les conteste; dès qu'un article rédigé en ce genre est lancé, le public le dévore—c'est le mot.

Il ne peut résulter que du bien de ce goût national. N'ayons pas crainte de le satisfaire.

Tout le monde est appelé à lui fournir des aliments, comme tout le monde est capable de l'apprécier.

Etablissons, s'il vous plaît, dans une colonne de *L'Opinion* un bureau où se croiseront les demandes et les réponses des curieux.

Exemple: *La Minerve* publia l'autre jour un entrefilet dans lequel il était dit que le pont des *Sapeurs*, de la ville d'Ottawa, fut construit vers 1827 ou 1828. Le rédacteur trop pressé pour vérifier la date, l'a fixée d'après l'estimation générale. Je connais des gens qui croient que ce pont date de 1826.

J'ai demandé à *L'Opinion Publique* de nous dire laquelle de ces trois dates est la bonne.

Il existe en Europe des journaux qui sont exclusivement consacrés à ce système de recherches. Les savants et les autres s'y conduisent avec la meilleure grâce du monde. Une foule de questions en sortent, et des milliers de réponses y aboutissent, arrivant des quatre coins de l'horizon.

Tout y est formulé sous forme d'entrefilet, court, sans phrase à effet, d'une concision qui ne laisse aucun sens vague. Presque toujours l'on se borne à écrire que tel auteur, à telle page de tel livre, a écrit tels date, nom, ou appréciation que l'on cite. En un mot: des autorités, peu ou point de commentaire.

L'on peut signer ou ne pas signer les réponses—mais signer vaut mieux—selon mon *Opinion Privée*.

Bien dirigée, cette partie du journal ne manquera ni d'attrait ni de mérite. Chercheurs, à vos pièces!

A table, le soir du jour de l'an, ou un autre jour:

—Ne voyez-vous pas que Charles O... est bien taciturne ce soir, il ne sonne mot. Je croirais qu'il a perdu un pain de sa fournée, comme dit le proverbe.

Dites plutôt un pain de *savoie*.

ORESTE.

Post-scriptum à l'usage des percepteur des taxes municipales: Les calembourgs ne rapportant aucun revenu à leurs auteurs, ne sont pas sujets à l'impôt *tax*.

O.

L'INTERMÉDIAIRE

du chercheur et du curieux.

L'on demande quand a été construit le pont des *Sapeurs* de la ville d'Ottawa.

Quelqu'un peut-il nous envoyer la liste des journaux, (français comme anglais) qui ont été publiés à Montréal depuis la fondation du journalisme en ce pays? Fournir la date du premier numéro, et les noms des propriétaires et rédacteurs, autant que possible. Si la liste n'est pas complète du premier coup, d'autres personnes se chargeront peut-être d'en remplir les lacunes.

Combien reste-t-il de combattants de Châteauguay; leur âge, le lieu où ils demeurent, etc? Nous publierons les renseignements que l'on nous transmettra, à fur et à mesure que nous les recevrons.

B. SCLTE.